

en France ; elle date seulement des premières années de la Restauration. Elle fut mise en circulation par les partisans de l'ancien régime, qui reprenaient l'administration d'une nation régénérée, sans avoir rien appris et rien oublié. Ils y trouvaient la consolation de leur impuissance, et la justification de leurs erreurs. Il est si commode à celui qui gouverne mal de rejeter la faute sur celui qui obéit ; si facile à l'ouvrier malhabile de s'en prendre à son instrument ou à la matière qu'il emploie. Il y a, d'ailleurs, des gens à qui leur orgueil persuadera toujours que tout le monde a tort, excepté eux ; qui tendront toujours vers le passé des mains convulsives ; qui ne reconnaîtront de vitalité que dans les institutions mortes. C'est une maladie de l'égoïsme de n'aimer, entre les jours, que ceux qui sont passés.

A une autre époque, un pareil jugement sur notre caractère aurait été d'une criante injustice. Nous avions mérité de nous entendre dire que le peuple français était celui qui *savait* le mieux aimer ses rois. Il était royaliste par excellence. Il avait fait un art de sa servitude, il trouvait, pour plaire à ses maîtres, des raffinements ingénieux, et il portait la livrée avec coquetterie. Aussi, on lui rendait justice alors : Mazarin savait que la liberté de chanter était celle à qui il tenait le plus ; et Paul-Louis Courier, après J.-J. Rousseau, répétait encore, presque de nos jours : Peuple non d'esclaves, mais peuple de valets. Il est vrai que lord Walpole disait que les Français savaient faire des barricades contre le Pouvoir, mais ne savaient pas élever des barrières. M. Guizot reproduisait également la même idée, en 1820, lorsqu'il écrivait : « En France, on sait se saisir de la tyrannie, mais on ne sait pas revendiquer la liberté. » On aurait tort, pourtant, de conclure de ces paroles, que nous faisons aux pouvoirs qui nous gouvernent une position trop difficile, et que nous leur montrons des exigences impossibles à satisfaire. C'est le contraire qui est vrai.

Si nous avons agi avec plus de défiance envers les hommes, si nous avons eu moins d'engouement pour le Pouvoir, si nous avons marchandé avec plus d'avarice les droits que nous lui donnons sur nos personnes et sur nos biens, nous n'aurions pas été obligés de dresser des barricades périodiques contre ses entreprises. Si nous ne l'avions pas corrompu en nous abandonnant à lui, nous n'aurions pas été condamnés à le punir par des révolutions ; si nous ne lui avions jamais permis d'abuser, nous n'aurions jamais eu à en faire justice. En vérité, il nous a toujours semblé que ce sont les partisans systématiques, les fanatiques *quand même* du Pouvoir qui lui ont fait le plus de mal. Il peut répéter, comme le Sage : Je me garderai contre mes ennemis,